

INTERVIEW

# JOHAN CRETEN: «JE REVENDIQUE LA BEAUTÉ COMME LUBRIFIANT»

Par Clémentine Mercier (<http://www.liberation.fr/auteur/7214-clementine-mercier>) et Jérémy Piette Photo Yann Rabanier pour Libération (<http://www.liberation.fr/auteur/17350-jeremy-piette>)  
— 4 février 2018 à 17:06 (mis à jour à 19:56)

L'artiste flamand, connu pour avoir punkisé la céramique, pose un regard malicieux et critique sur des sujets de société qui dérangent. A l'occasion de son exposition à la galerie Perrotin, rencontre avec ce trublion de la terre cuite.



Johan Creten dans son atelier parisien, le 25 janvier. Photo Yann Rabanier

Femmes-bouquets de roses aux allures de rochers colonisés par les moules, poulpes à la peau d'un grès brillant de sève libidinale, les œuvres de l'artiste Johan Creten - étranges figures à l'épiderme de terre cuite et aux mille sens cachés - attirent et inquiètent. Depuis plus de vingt ans maintenant, l'artiste donne ses lettres de noblesse aristo-punk à la pratique de la céramique qui longtemps fut considérée uniquement

comme relevant de l'artisanat. ~~Out la réputation passéiste !~~ Le sculpteur sculpteur flamand est l'un des pionniers du renouveau de ce matériau en art contemporain. Il accueille *Libération* dans son atelier à Paris - le plus *cosy* -, où il sort généralement de petites épreuves de ses créatures en devenir (il travaille également dans un atelier de céramique à La Haye et dans une fonderie à Audenarde, en Belgique.) Ici, la fenêtre s'ouvre en grand sur le bassin de la Villette. L'artiste semble s'extraire du mur, de cette tapisserie en laine flamande à décor de feuilles d'aristoloche du XVI<sup>e</sup> siècle. L'homme-caméléon s'assoit, prêt à nous confier quelques secrets dissimulés sous la peau émaillée de ses bébés.

Quand avez-vous commencé à travailler la céramique ?

Avant les Beaux-Arts de Paris, j'ai été diplômé des Beaux-Arts de Gand, où j'étais avec Wim Delvoye, et j'ai trouvé un atelier de céramique abandonné. J'ai commencé à inclure des éléments en terre cuite dans mes peintures. Les toiles devenaient des sculptures, ou des hybrides... Après, j'ai fait des performances en extérieur, dans le métro, à Paris, avec mes œuvres. Ça, c'était une révolution, car tous les gens qui travaillaient cette matière à ce moment-là étaient encore dans leur ghetto. Ma grande bataille a été de dire : on peut utiliser toutes ces matières connotées «appliquées», «décoratives», «féminines», dans un contexte d'art. Aujourd'hui, de la céramique, il y en a partout. Mais il y a vingt-cinq ans, c'était le truc le plus ringard du monde. Moi, j'étais persuadé qu'on pouvait raconter des choses tellement différentes avec cette matière afin de faire des œuvres politiques, sociales, complexes... La bataille n'est pas finie. Mais c'est sûr que pour la jeune génération, les plâtres ont été essuyés.

Vous avez pourtant déclaré récemment que vous détestiez la céramique...

J'ai même horreur de la céramique. Quand les gens disent «*Ah ! Vous êtes céramiste*», ils se désintéressent de vous car vous êtes quelqu'un qui travaille avec ses mains, ce qui paraît tellement vulgaire... On vous demande trop souvent : «Vous cuisez à quelle température ?» ou «Qu'est-ce que vous prenez comme émaux ?», et ça, pour moi, ça devient trop une histoire de cuisine.

Vous êtes toujours si bien habillé, on a du mal à vous imaginer barbouillé de terre...

Je travaille comme ça. C'est une grande tradition belge (*rires*). René Magritte peignait en costume dans son salon. Fernand Khnopff aussi. Eh bien moi, je fais mes céramiques habillé en Etro et en Dries Van Noten.

C'est le comble du chic...

C'est aussi une vision de la liberté. Porter un costume aux Beaux-Arts pendant que je faisais la peinture, c'était aussi un geste de révolte.

J'assume et c'est mon lien avec l'histoire. J'ai toujours aimé l'idée de la chaîne, sans vouloir paraître réac ou passéiste. Je pense qu'on peut être dans une continuité historique, dans l'idée d'une famille.



«The Price of Freedom», 2015-2017. Photo Claire Dorn, ADAGP. Courtesy de l'artiste et galerie Perrotin.

Dans la galerie, on voit de grands aigles noirs, on pense au nazisme. Quelles idées politiques sous-tendent votre travail ?

Regardez ce que c'est, un aigle ! L'aigle, c'est Rome, Napoléon, l'Amérique. Les premiers aigles, je les ai faits à la Villa Arson en 1993. Mes oiseaux sont des hybrides entre cormoran, aigle et chouette, et sont touchés par une forme de déliquescence. On pense alors à l'écologie. La

sculpture réveille des souvenirs culturels, politiques... Je fais aussi des coqs. Très peu y voient la France, le drapeau français, le renouveau de l'extrême droite. Les gens qui aiment ou achètent mon travail sont souvent séduits par le beau. La beauté comme lubrifiant, j'ai toujours revendiqué ça ! Mais mes œuvres fonctionnent aussi comme des bombes à retardement.

Comme vos deux volailles empilées ?

Oui, un couple a acheté l'œuvre. Je les croise dans un vernissage, peu après, et le monsieur devient tout rouge et me dit : «*Monsieur Creten, salaud ! vous m'avez vendu deux coqs.*» Ils l'ont pris comme une scène sympathique, érotique, mais ils n'ont pas vu que ça parlait d'homosexualité.

Sous ce vernis affleure des problématiques liées à la haine ordinaire...

Oui, par exemple, dans l'exposition chez Perrotin (*lire ci-contre*), on retrouve une série de photos encadrées d'un projet de 2001, réalisé à côté d'Angers. J'avais fait murer un parking avec des briques. Parce que j'avais compris que le petit portique, magnifique et décoratif, qui était sur ce parking n'était rien d'autre qu'un portique anti-gitans qui empêchait les gens de rentrer. Alors que je le murais, les interstices des briques de ciment devenaient des croix gammées. Cette haine banalisée se retrouve dans des gestes discrets. Vous n'avez qu'à regarder la forme des bancs dans les lieux publics qui empêche les sans-abri de dormir.

Pourquoi avoir pris aussi comme modèle la figure de la femme voilée ?

Mon travail a un lien direct avec la vie de tous les jours. Un des portraits de l'expo, c'est cette femme que je croise entre la gare et la Haute Ecole d'art et de design, à Genève, ou en allant à l'atelier. Le portrait s'appelle *Aus dem Serail*, une référence à l'opéra de Mozart, *l'Enlèvement au sérail*. Je croise ces femmes voilées dans le métro, à la boulangerie, au Louvre, dans une peinture du XVI<sup>e</sup> siècle, ça me trotte dans la tête et, tout à coup, ça émerge dans ma pratique. Ce sont des images qui ont le potentiel de réveiller des choses et qui ne sont pas forcément négatives.

Aujourd'hui on ne peut même plus utiliser le mot « voile » sans en avoir peur. Mais moi, je ne suis pas là pour faire du papier peint pour riches. Ce qui se passe assez régulièrement avec mes œuvres, c'est qu'il y a toujours une partie du public qui n'ose même pas les regarder. Après, je rends peut-être la vie très difficile à mes marchands...



«Aus dem Serail», 2016-2017. Photo Gerrit Schreurs, ADAGP, courtesy de l'artiste et Galerie Perrotin.

Vous menez une réflexion ~~depuis quelques années~~ autour de l'œuvre et de son support. Dans l'expo, vos gros pions, ce sont des socles ?

Ce sont des points d'observation. Vous pouvez vous asseoir dessus. Avec l'essor des réseaux sociaux comme Instagram, on regarde beaucoup d'images, mais parfois pas plus de trois secondes. Ici, la forme, c'est un ancrage, un socle où s'asseoir, quelque chose où l'on arrête le temps, pour regarder la sculpture devant soi. Si vous observez plus attentivement, ces pions ressemblent aussi à quelque chose que vous trouvez dans les ports... pour accrocher les bateaux, ça s'appelle...

Des bittes d'amarrage...

C'est un clin d'œil à la force des mots et des formes, à leur double sens. L'humour belge dit : «Bah, vous êtes assis sur une bite.»

Donc, après les bittes, une autre obsession, ce sont les moules... C'est un dialogue avec du plasticien belge Marcel Broodthaers ?

Pour moi, ce sont des fleurs. Vous, vous voyez des moules. Moi, je modèle des roses... La série des «*Odore di Femmina*» est une référence à *Don Giovanni*. L'idée est de représenter quelque chose de difficile à représenter : l'odeur - traduit par le mot *odore* - signifie le sang, les règles, le parfum, la séduction. De loin, elles font penser à un rocher couvert de moules, super tranchantes. Chez Perrotin, sur mes fleurs, par exemple *la Cible du diable*, il y a une tache. Est-ce un cancer ? Une tache de vieillesse ? Après, je vous raconte trop de choses. Ce qui est beau dans l'art, c'est que l'objet garde un peu de secret.

Parmi tous les objets de votre atelier, il y a ce morceau de terre cuite qui ressemble à un bout de bois ou au lièvre de Joseph Beuys...

Mes performances du début sont des discussions avec Beuys. Jeune artiste, je réalisais des œuvres en dialogue avec lui, ou encore avec Franz West. *Capri Battery*, de Joseph Beuys, c'est un citron branché sur une ampoule. L'orange, dans mon expo à la galerie Perrotin, est une référence à cette pièce. Je crois que les œuvres sont des batteries. Si elles sont bien faites, elles donnent de l'énergie pour trois générations.

Vous vous entourez de tous ces objets pour capter leur énergie ?

Je la capte, oui, mais à chaque fois ce sont des étapes de ma vie. Je me reconstruis une sorte de cocon avec ces souvenirs. Les œuvres doivent quand même être assez fortes pour que, sans paroles, elles survivent. Comme le petit masque eskimo avec trois plumes qu'André Breton a conservé : les gens l'ont assez aimé pendant cinq générations pour qu'il arrive jusqu'à nous.

Vous vous reconnaissez dans le mot «baroque» ?

Pas du tout. Mais c'est la première fois que l'on me pose cette question aussi frontalement. Le baroque, c'est une arme de propagande pour l'Eglise et pour l'Etat, qui avaient compris que pour vendre ses doctrines, il fallait du grand spectacle. Ça, c'est du baroque ! Le baroque, ce n'est pas du tout le décoratif. En revanche, pour moi, Jeff Koons ou Takashi Murakami, là c'est du baroque contemporain ! Couleurs criardes, grands formats, faciles à comprendre... Mais pour moi, le baroque, c'est faire des énormes patates. Ce que je fais est plus intime, maniériste - mais maniériste, c'est aussi une insulte ! Il faudrait inventer un mot. Pendant très longtemps, j'étais dans la case «baroque-beau-séduisant-riche». Depuis l'expo «Ceramix» à la Maison rouge à Paris en 2016, [http://next.liberation.fr/images/2016/04/03/ceramix-un-max-de-terre-cuite\\_1443699](http://next.liberation.fr/images/2016/04/03/ceramix-un-max-de-terre-cuite_1443699) le mot «politique» est apparu.

---

«Sunrise/Sunset», les émaux pour le dire

Un menaçant vautour noir vous accueille dans la cour. Fin, monumental et en bronze, il vous ignore, dédaigneux, en équilibre sur un tout petit socle. Mais sa maigreur pourrait réveiller des pulsions nécrophages. A l'intérieur, ses cousins, un aigle et des petites chouettes, guettent. Les volatiles de Johan Creten cohabitent avec un autre bestiaire, celui d'insectes verts grouillants (*Wargame Tondo 1*). On voit aussi des portraits de femmes voilées, une vulve en bronze doré et des œuvres de jeunesse, dont une paire de battes de base-ball en céramique (*Madame Butterfly*, 1995). Le rapport entre toutes ces choses ? L'inquiétant syncrétisme de Johan Creten : un jeu de motifs et de matières qui n'appartient qu'à lui, à l'image de ces gros pions colorés qui parsèment

l'expo. Ce sont des socles ~~débarassés de leur sculpture~~, sur lesquels on peut monter et observer le monde. Pour devenir bout de sculpture soi-même.

Johan Creten, «Sunrise/Sunset» Galerie Emmanuel Perrotin, 76, rue de Turenne, 75003. Jusqu'au 10 mars. Rens. :

[www.perrotin.com](http://www.perrotin.com)([https://www.perrotin.com/fr/exhibitions/johan\\_creten-sunrise-sunset/3231](https://www.perrotin.com/fr/exhibitions/johan_creten-sunrise-sunset/3231))

[Clémentine Mercier \(http://www.liberation.fr/auteur/7214-clementine-mercier\)](http://www.liberation.fr/auteur/7214-clementine-mercier), [Jérémy Piette Photo Yann Rabanier pour Libération\(http://www.liberation.fr/auteur/17350-jeremy-piette\)](http://www.liberation.fr/auteur/17350-jeremy-piette)